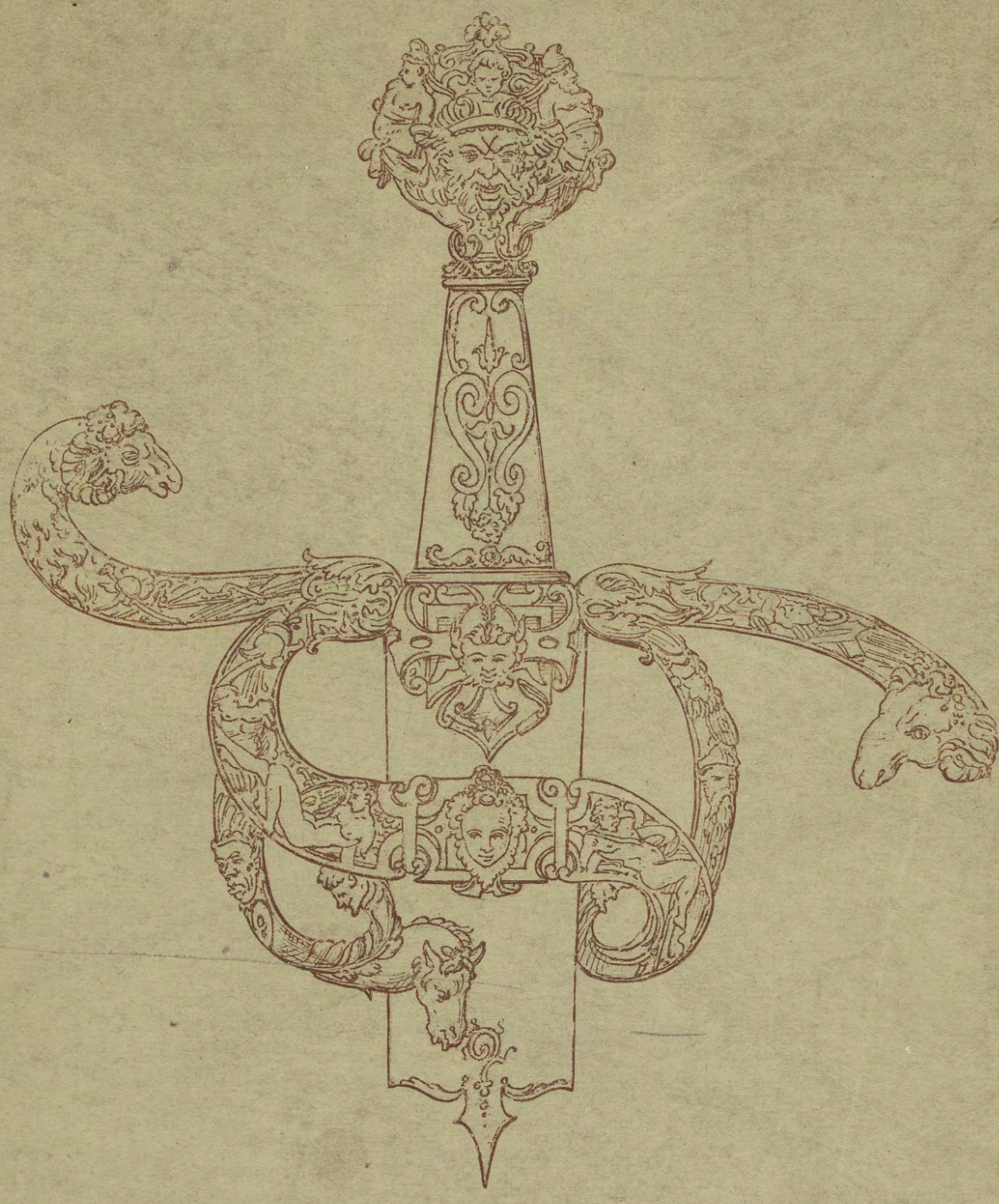


090

De l'édition sur papier de Hollande, avec gravures sur papier de Chine, qui sera numérotée de 51 à 200.

FLEUR

DES

BELLES ÉPÉES

NOTICES

PAR

EDOUARD DE BEAUMONT

CARPO LUCEM

PARIS
BOUSSOD, VALADON & CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
LONDRES — BERLIN — BRUXELLES — LA HAYE — NEW-YORK

MDCCCLXXXV

ÉPÉE DE PAREMENT

DE CÉSAR BORGIA, DUC DE VALENTINOIS

OUVRAGE ITALIEN (1495-1500)

Appartient au prince Teano, duc de Sermoneta.

La monture de cette admirable épée est de cuivre doré relevé de filets d'argent formant de petits rinceaux fleuronnés. Le fond sur lequel ils s'enroulent en ferme saillie est chargé d'émail translucide disposé alternativement par taches bleues d'azur et vert clair. Le centre du pommeau présente, dans une petite rosace émaillée de ces deux couleurs, cinq points d'émail rouge rangés en cercle.

La longueur totale de cette arme souveraine est de 1 mètre 2 centimètres 5 millimètres, depuis le sommet du pommeau jusqu'à l'extrémité de la lame, dont la partie supérieure est, aux deux faces sur 27 centimètres, finement gravée et dorée. Ces gravures, dessinées pour être regardées la lame tenue la pointe en l'air, représentent au-dessus de cette signature : *Opus Hero* (ou Herc), des emblêmes et des sujets de personnages à l'antique surmontés d'un grand monogramme de César Borgia et des abréviations suivantes : *Ces. Borg. Car. Valen.'* — C'est-à-dire César Borgia, cardinal valentin. A cet ensemble, s'ajoutent les locutions latines : « *Jacta est alea. — Cum nomine Cesaris, amen. — Fides prevalet armis;* et ces deux mots de sens incorrect : *Bene merent.*.. »

Si l'on songe à la considérable importance de ce fils d'Alexandre VI, de ce César Borgia bien trop aimé de sa sœur Lucrèce; si l'on se figure ce somptueux dont les chevaux de main étaient, aux fêtes de Chinon, ferrés d'or massif, on comprendra que son épée de *parement,* faite pour flatter tout son orgueil, représente à elle seule la perfection comme ouvrage italien de la fin du XVe siècle.

L'abbé Galiani, dans ses lettres à Madame d'Epinay — Naples, 2 octobre 1773 — s'exprime en ces termes au sujet de César Borgia et de son épée dont aujourd'hui nous donnons en grandeur exacte la reproduction jusqu'à présent inédite. — « Puisque, dit-il, vous avez Brantôme, ma belle dame, voici de quoi il s'agit : je possède une pièce fort curieuse, c'est l'*épée de César Borgia,* duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI, qu'il fit travailler exprès avec des emblêmes allusifs à sa grandeur future et à son ambition. Il est superflu de vous

conter comment, par quels détours, cette épée est tombée entre mes mains. Je voulais en faire un *présent lucratif* au pape, et selon mon usage, l'accompagner d'une dissertation érudite pour en illustrer les emblêmes. Je pris la plume en main et je commençai à écrire.

« César Borgia naquit — j'en suis resté là, car jamais, au grand jamais, il ne m'a été possible, dans ma bibliothèque et dans celles de tous mes amis, de trouver en quelle année était né ce gaillard-là. »

Dans une autre lettre (5 mars 1774), l'abbé Galiani n'ayant rien pu apprendre de positif sur la famille des Borgia en fait d'origine et de date de naissance, écrit à Madame d'Epinay : « Je reçois la réponse de M. de Foncemagne; quoique sa feuille me soit parfaitement inutile, elle a servi à me prouver l'état actuel des savants de Paris et leur pitoyable imbécilité. »

Galiani légua l'épée de César Borgia à un prélat : Mgr. Honoré Gaëtani, à condition de la payer à ses héritiers cent onces d'or. Dans le cas où il n'accepterait pas ce legs, ou ferait difficulté de payer la somme fixée, il lui substituait l'impératrice Catherine de Russie. Ce legs prouve qu'il renonce à son cadeau lucratif et à sa dissertation.

Le fourreau non terminé de cette épée est maintenant à Londres, au South Kengsington Museum. Il est, dit le catalogue de ce musée, qui l'attribue à Pallajuolo (Italien) « décoré d'allégories, de groupes et de médaillons empreints et ciselés dans le cuir. » Il passe, ajoute le texte, pour avoir appartenu à César Borgia dont le monogramme est trois fois répété sur le revers du fourreau.

Dans mon troisième volume de l'*Histoire de l'épée* (maintenant en préparation), on trouvera, sur le glaive de parement de César Borgia, quelques détails inédits que le peu d'espace m'empêche de donner ici.

E. de Beaumont.

PL 1



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

ÉPÉE DU XIIIe SIÈCLE

OUVRAGE D'ÉMAILLERIE

MUSÉE DE L'ERMITAGE A SAINT-PÉTERSBOURG

Ancienne collection San Donato; ancienne collection Basilewsky.

Cette précieuse monture, c'est-à-dire, en vieux langage, la *bendure* ou *poing, li belz* et *li pons :* la prise de main, la branche de croix et le pommeau qui la composent sont d'argent plaqué d'or, tout enrichis d'images et de légendes en travail de nielle.

Ces légendes, formées de caractères moitié latins, moitié gothiques, datent, en quelque sorte, ce rarissime ouvrage d'orfèvrerie.

Sur les deux faces méplates de la prise de main, qui, de sa base à son sommet, s'étrécit tant soit peu, sont représentés avec banderoles et noms d'Évangélistes, le lion de saint Marc, le bœuf de saint Luc et, plus bas, l'image symbolique de l'Agneau pascal blessé au cou, et dont le sang jaillit et tombe dans une coupe en forme de calice. Cet emblème est répété sur le revers de la poignée, où figure aussi l'ange de saint Mathieu et l'aigle de saint Jean expliqués par ces légendes sur banderoles : *Mattheus* et *Johannes*.

A chaque extrémité des *belz* aplatis, légèrement abaissés et coupés à angle droit en fer de hache, se retrouvent, d'un côté sur la face d'épée, le lion et le bœuf ailés figurant déjà sur la fusée. Dans l'intervalle qui sépare ces images se développe, sur deux lignes, la légende suivante, lue et restaurée par le savant paléographe M. J. Tastu, dans sa notice sur l'épée que nous décrivons :

QVICVMQVE HAEC ✠ NOMINA DEI SECVM TVLERIT — NVLLVM PERICVLVM EI OMNINO NOCEBIT. AMEN.

Mot à mot :

« *Quiconque ces ✠ noms de Dieu avec soi portera,*
« *Nul péril à lui point ne nuira.* »

Au revers des *belz* se voient reproduits en même disposition qu'à leur partie antérieure, l'aigle de saint Jean et l'ange de saint Mathieu.

Ces deux images sont séparées par une inscription formée de mots à désinence hébraïque qui restent inexpliqués.

Au centre des faces plates du pommeau circulaire que borde un large biseau, sont fermement niellés, d'un côté, le monogramme du Christ et de l'autre un ornement *branchu* dont les rameaux fleuronnés se recourbent en volutes.

La face où se trouve le monogramme est cernée par deux légendes dont voici le sens, selon M. Tastu :

« HÆC FIGURA VALET AD AMOREM REGUM »

« Cette figure vaut pour l'amour des Rois »

Et :

« ET PRINCIPUM IRAS JUDICUM. »

« Et des princes, les colères des juges. »

Pour la description des autres parties de cette arme précieuse, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter quelques lignes au chapitre du manuscrit de M. Tastu qui traite « de la restauration de ce glaive ».

« En parcourant, dit ce savant paléographe, l'espace de temps qui s'est écoulé de l'an 1200 à notre XIX[e] siècle, la poignée du glaive n'a pas subi de sérieux dommages.

« Cependant comme elle est niellée sur plaque d'or, soudée à un massif d'argent, les avides possesseurs de la vieille arme, des Arméniens sans doute, d'après l'opinion de M. de Labanoff, ont fait brèche sur chacun des côtés qui retiennent les deux plaques où sont représentés les Évangélistes et l'*Agnus Dei*.

« Sur ces côtés, qu'on avait limés entièrement, se trouvaient, sans aucun doute, deux légendes occupant chacune deux lignes. Cependant, nous n'avons pas cru devoir les rétablir et nous avons préféré, par un scrupule qu'on appréciera, faire nieller des ornements avec ceux qui ont été conservés sur l'ensemble de la poignée. »

Telle est, sommairement, la description de cette précieuse épée.

Plusieurs notices explicatives ont été écrites au sujet de sa provenance : l'une par M. Sébastien Ciampi, à Varsovie, une autre par M. Fortia d'Urban; M. de Labanoff s'est occupé aussi de mêmes recherches. Enfin, M. J. Tastu, après avoir lu et restauré les légendes niellées qui viennent d'être citées, dont il réfute la traduction faite par M. Ciampi, a fait, pour le comte de Demidoff, un travail manuscrit qui tend à prouver que l'arme dont il s'agit a appartenu au grand-maître de l'Ordre des Chevaliers teutoniques, Herman de Salva (1210-1239). Elle a été trouvée dans une forteresse turque prise en 1810, certifie, dans sa *Relation autographe*, M. de Labanoff; il ajoute : « Je venais d'en faire l'acquisition en 1817, à Moscou, pour 4,000 roubles, d'un Arménien. Mais celui-ci n'était que le prête-nom d'un personnage employé pendant la campagne de Turquie en 1810 et 1811 et que je connaissais de vue. »

PL. 2



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555

ESTOC DE PAREMENT

OUVRAGE ITALIEN DU XVe SIÈCLE

Arméria Real de Torino.

D'une grande fermeté de forme et d'un grand style dans les ornements qui la décorent, cette précieuse monture, dont les deux faces sont représentées dans ce recueil, est, branches de croix et pommeau, en fonte de cuivre, relevée de fines ciselures et dorée en plein.

On attribue cette œuvre des plus remarquable par son importance artistique au célèbre sculpteur Donatello Florentin, mort en 1466.

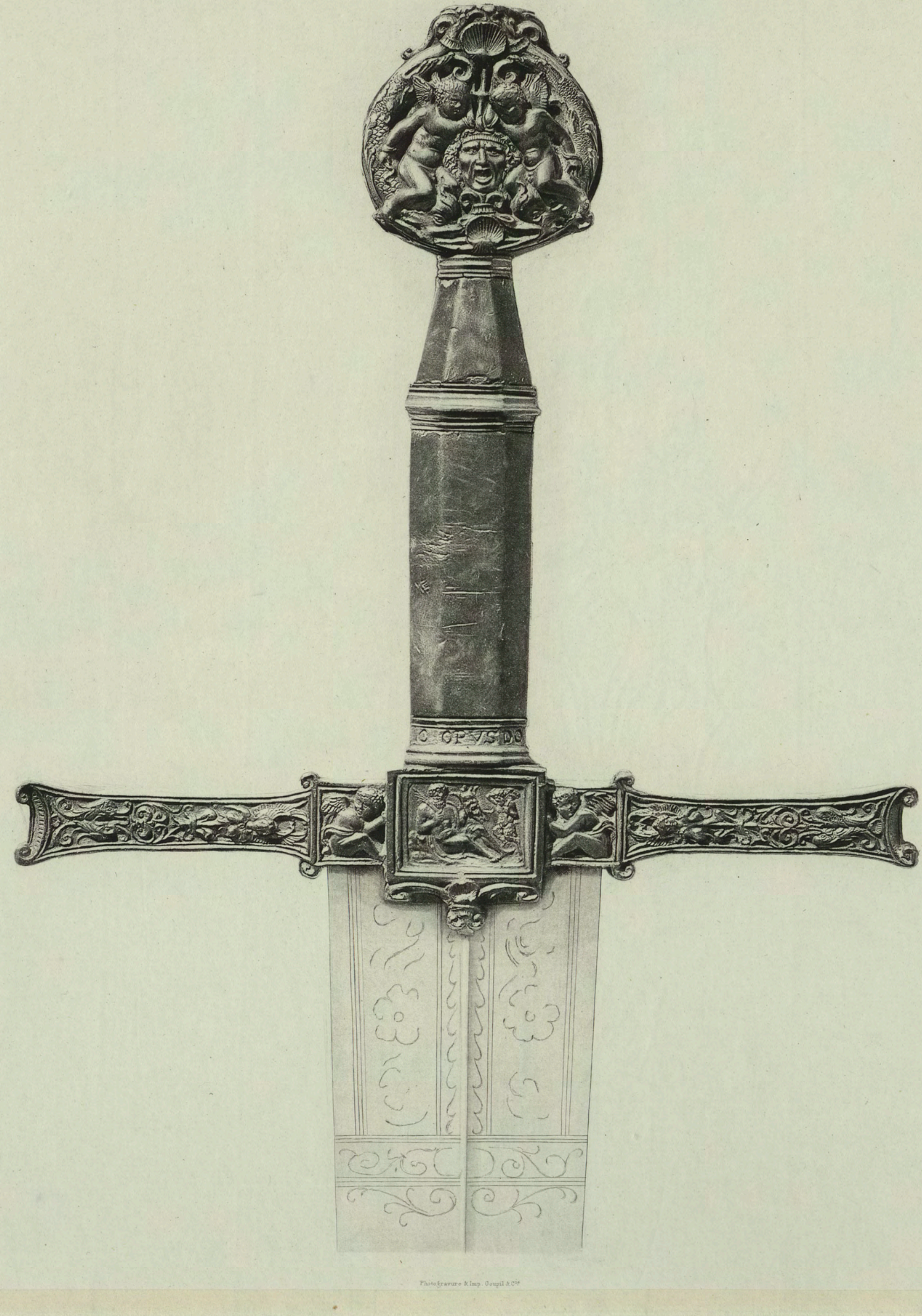
Sa signature est ciselée circulairement entre deux moulures sur la bague formant le bas de la poignée.

Il ne m'appartient pas de traiter ici la question de l'authenticité de cette signature ; je dirai seulement que Donatello ayant fait à Florence une statue de saint Georges pour la corporation des armuriers, il n'est pas improbable qu'il ait modelé aussi la monture d'une épée pour quelque prince d'Italie.

Au XVe et au XVIe siècle de très grands artistes tels que Léonard de Vinci, Holbein, Polidoro, Carravagio, Petrus Woeiriot, Antoine Jacquart et tant d'autres ingénieux producteurs ont fait des dessins pour servir aux monteurs d'épées et aux maîtres ciseleurs d'armes ; car en ce temps de faste, les armes de *parement* eurent dans le luxe militaire une extrême importance ; on peut en juger par le fait suivant :

Un armurier de Brescia, nommé Sérafino, offrit lui-même au roi de France, François Ier, un *stocco,* c'est-à-dire une épée, en échange de laquelle il reçut du roi un collier d'or et la dignité de chevalier. Il n'était pas rare en Allemagne, depuis le moyen-âge, de voir des armuriers anoblis pour leurs travaux et leur talent par les souverains qui les retenaient à leur service.

PL. 3.



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555

ESTOC DE PAREMENT

OUVRAGE ITALIEN DU XVe SIÈCLE

Arméria Real de Torino.

(Revers de la Monture.)

PL. 4



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

ÉPÉE DE PAREMENT

OUVRAGE DE VENISE (1510-1530).

Appartient à M. C. Ressman, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi d'Italie.

Toutes les parties de la monture de cette belle épée, ses branches de garde à rouelles et son pommeau, dit à *oreilles*, sont d'acier très finement ciselé et doré en plein.

Cet ensemble est décoré d'ornements dans le style veneto-moresque.

La poignée présente une garniture de corne blonde renforcée de quatre petites bandes de soutien, ornées de rinceaux grimpants en ferme relief.

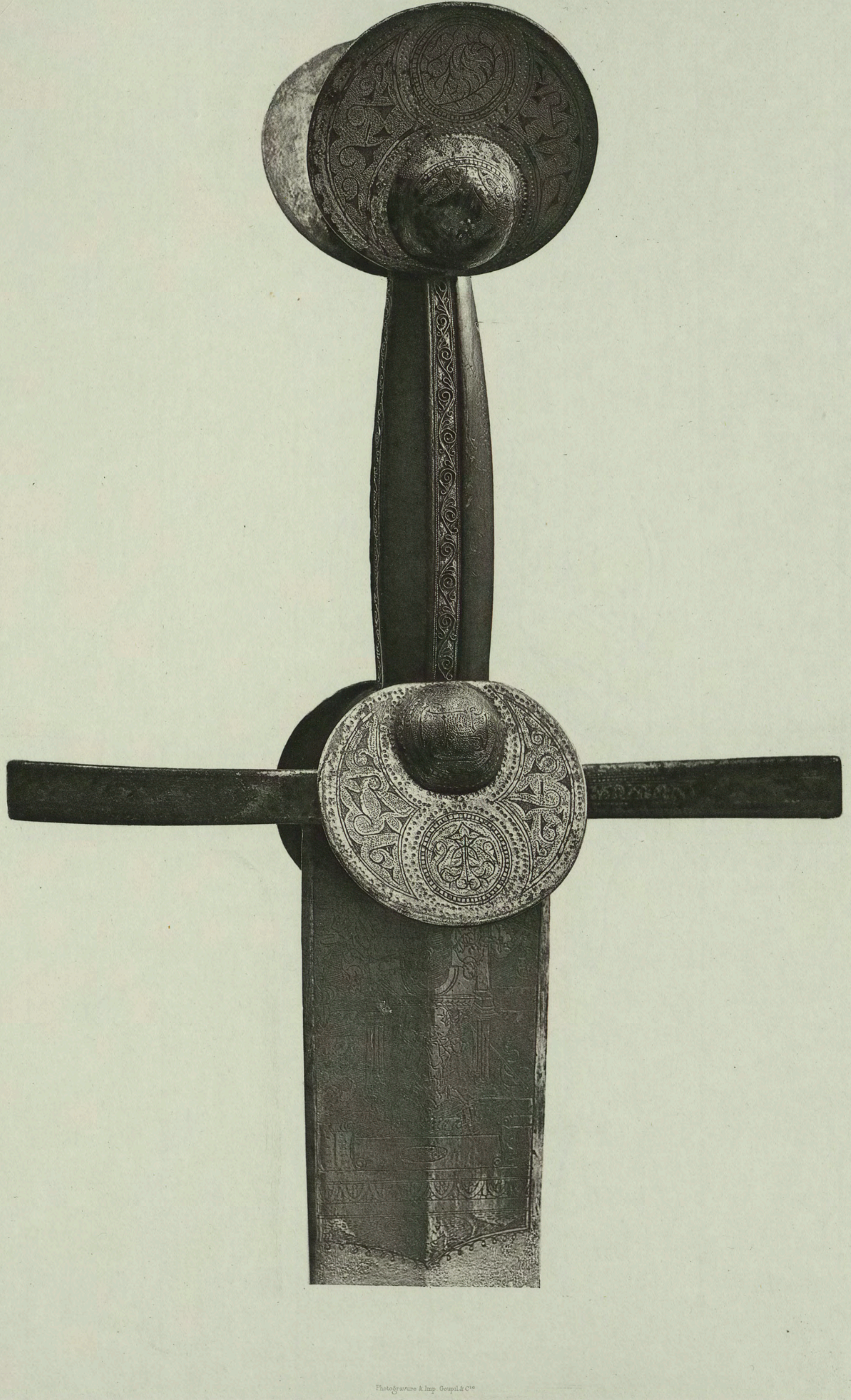
La lame ayant toute la fraîcheur de son poli primitif, porte gravés et dorés sur chaque face de son talon, des sujets formés de figures drapées à l'antique, disposées dans des motifs d'architecture.

Cette arme, de beauté étrange, fut rapportée d'Italie après notre dernière campagne de Lombardie, par un officier d'infanterie qui mourut quelques années plus tard à Versailles où son régiment était alors en garnison.

Là elle fut vendue aux enchères avec les objets banals que contenait le coffre de bagage de l'officier défunt et adjugée pour la somme de cent francs à un parisien marchand d'armes. Il l'acheta de compte à demi avec un de ses confrères qu'il venait de rencontrer, et l'un des deux la vendit peu de jours après dix mille francs à M. Louis Carrand.

Aujourd'hui, elle figure dans la collection de belles armes que possède M. C. Ressman.

PL. 5



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555

ÉPÉE DITE DE BOABDIL

Cabinet des médailles. — Bibliothèque Nationale.

Epée mauresque. C'est une de celles qui, d'après l'opinion espagnole, passent pour avoir appartenu au dernier roi de Grenade, Abou Abd-Allah Mohammed, plus connu sous le nom de Boabdil. — Détrôné en 1492, il mourut à Fez, l'an 1533.

La monture d'argent doré de cette belle arme rappelle dans le style oriental des compartiments de *filets perlés*, des fines torsades et des fleurettes en filigranes qui la décorent, les arabesques et les fleurons du palais de l'Alhambra.

Le bas et le haut de la poignée, ainsi que le pommeau et les petits écussons qui occupent le revers et la face des gardes présentent entre deux têtes d'animaux chimériques, sur fond d'émail soit noir soit vert, des inscriptions en caractères coufiques émaillées blanc.

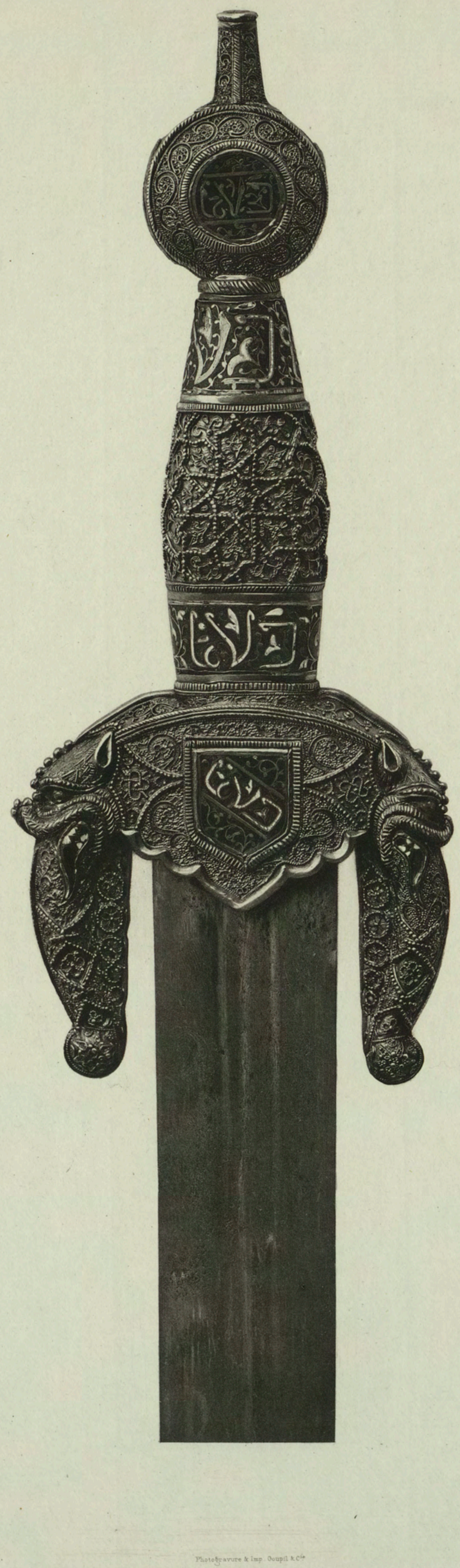
Une d'elles, phrase musulmane adoptée au XVe siècle comme devise par la dynastie des Nasrîdes de Grenade (nous devons ce renseignement à l'obligeance aimable de M. Henri Lavoix), se traduit par : *il n'y a de vainqueur que Dieu.*

La longueur de cette belle épée, rivale du glaive que possède le marquis de Villaséca, est de 95 centimètres à partir du sommet de son pommeau jusqu'à la pointe de sa lame qui est droite, plate et façonnée vers le haut à deux cannelures. Elle porte comme marque distinctive celle du *perillo* « du petit-chien », une des marques adoptées par le fameux *espadero* Julian del Rey, vers 1491, époque à laquelle il travailla pour le roi Boabdil. — Juliam del Rey, d'origine moresque, se fit chrétien et eut pour parrain Ferdinand le catholique.

Le fourreau de cette arme toute royale est en cuir de Cordoue; il est décoré d'inscriptions et d'entrelacs en fils d'argent doré tordus et figurant une tresse. Ces motifs, cousus sur le cuir, occupent les intervalles qui séparent entre elles les parties d'argent doré formant sa garniture ouvrée et décorée d'émail et d'inscriptions, comme la poignée de l'épée.

En 1812, cette pièce de premier ordre était à Grenade dans l'arrière-boutique d'un marchand. M. A. de la Borde l'a citée et décrite dans son *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne.* Elle fut plus tard achetée 2,500 francs par le duc de Luynes qui l'a offerte au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, un peu après avoir fait don à ce merveilleux trésor de l'État, d'une collection d'objets précieux, alors estimée à 1,200,000 francs.

PL. 6



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555

ÉPÉE DE PAREMENT

OUVRAGE D'ALLEMAGNE (1550-1565).

Cabinet des médailles, Bibliothèque nationale.

Rien en ouvrage de bijoux n'est plus délicat que cette précieuse monture d'épée.

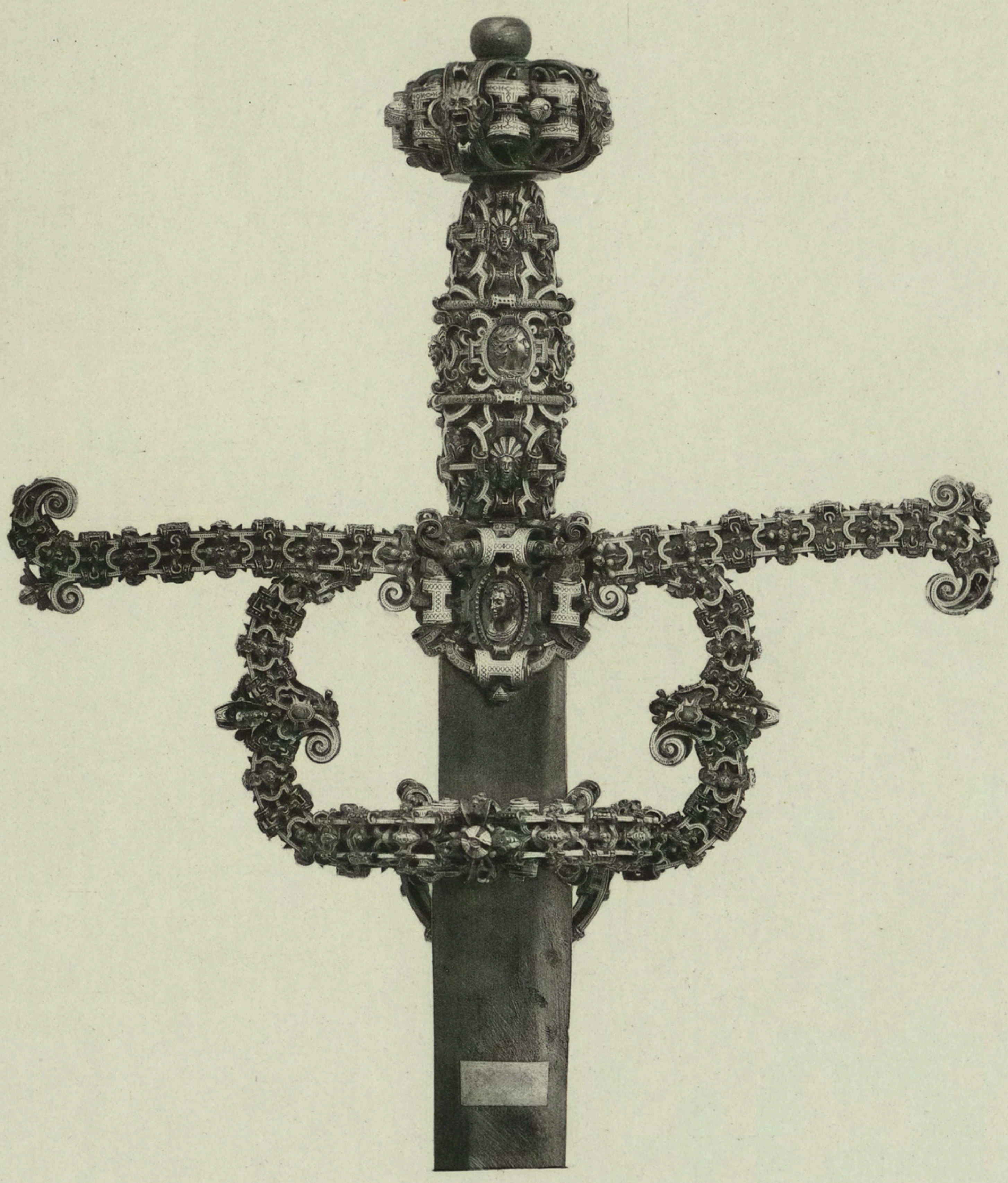
Sa poignée, ses gardes et son pommeau présentent sur fond d'or un travail *d'émaillerie* de la plus grande finesse. L'ornementation se compose, comme on le voit par la planche qui la reproduit dans ses détails, des cartouches encadrant de petits médaillons, têtes d'hommes et de femmes, et des dispositions de cuirs ou d'entrelacs d'un dessin exquis, le tout émaillé de couleurs variées. — Le blanc est celle qui domine, — ne laissant à découvert que dans les fonds et sur les médaillons ciselés, l'or dont l'ensemble est formé.

Cette admirable rapière toute espagnole par la forme de ses gardes, la longueur de ses quillons et la petite proportion de sa poignée, a appartenu à Jean Parisot de la Valette, grand-maître de l'ordre de Malte. Il la reçut du pape Pie IV qui la lui donna pour le récompenser d'avoir défendu Malte en 1565 contre l'armée de Soliman II.

Cette arme historique rapportée en France par le général Bonaparte, à son retour de la campagne d'Égypte, lui fut offerte après la prise de Malte, en présent, avec un poignard — tout pareil comme travail — que dans son testament d'empereur il appelle — son poignard — et lègue à son fils le roi de Rome.

(Ce poignard après avoir figuré parmi les reliques royales du musée des Souverains au Louvre, est maintenant conservé au musée d'artillerie à l'hôtel des Invalides.)

PL. 7



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555

ÉPÉE DE CEINTURE

OUVRAGE ITALIEN (1560-1570).

Collection E. de Beaumont.

Cette belle monture d'épée est *ouvrée* avec tout l'art imaginable. Elle est d'acier coloré noir relevé de *dorure de feuille* dans les fonds de ses ciselures de haut relief.

Ses branches de gardes, contournées en diagonale d'une façon charmante, présentent, ainsi que son pommeau, dans l'ensemble de leur ornementation, des ajours pratiqués au ciselet.

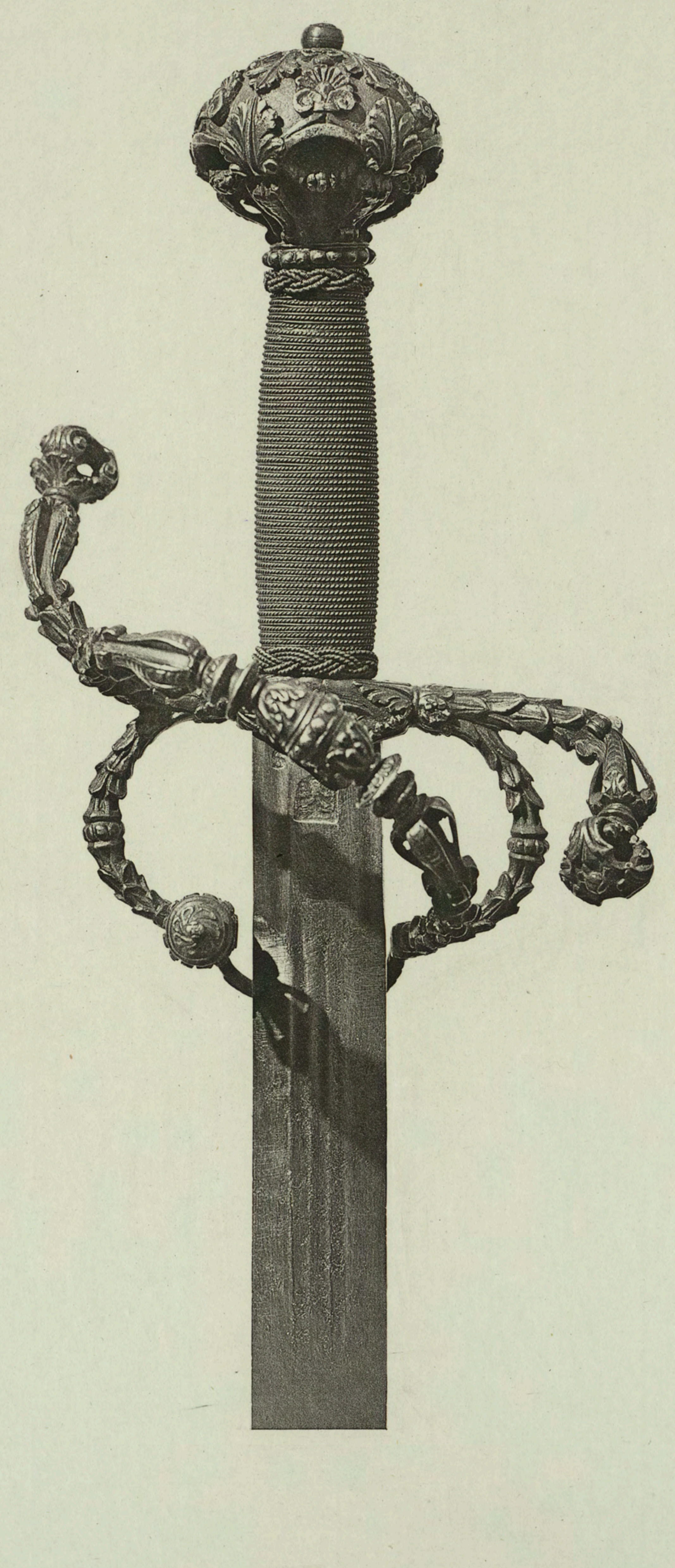
Une lame, suivie dans toute sa longueur par trois douces cannelures, et poinçonnée, sur le haut du talon, d'un petit écusson chargé d'une aigle bicéphale et de ces deux lettres D et S, complète cette arme d'une élégance exquise.

Elle figurait, il y a quelques dizaines d'années, dans le cabinet d'un avocat de Florence qui possédait également, ce dont il était très fier, m'a-t-on dit, certain portrait de grand duc de Toscane au côté duquel était peinte la belle épée dont il s'agit.

La disposition caractéristique de ses branches de gardes, mieux encore que le style des feuillages, des annelures perlées et des volutes en console dont elles sont formées indiquent la date qui doit être assignée à cette œuvre purement italienne; elle appartient à l'époque comprise entre 1560 et 1570, alors que les monteurs de rapières mettaient dans leur art le plus de recherche et de variété.

Après tant de fantaisie, certaine uniformité devait tout à coup s'établir dans la disposition des branches de monture qui fut adoptée généralement et qui subsista jusqu'au milieu du XVII[e] siècle.

Les modes et l'escrime nouvelles ayant déterminé ce type nouveau, il fut d'usage, avec les lames très longues et étroites, en même temps que furent adoptées aussi les épées dites *espaignolles,* comme celles dont Brantôme dans son testament parle avec une sorte de tendresse, les déclarant « bonnes et esprouvées ».



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555

ÉPÉE DE PAREMENT

OUVRAGE DE NUREMBERG (1520-1540).

Collection E. de Beaumont.

Petite épée de *parement*. Elle est toute dorée, monture et lame.

Le pommeau de bronze (fonte cire perdue) présente sur le revers un délicat motif d'entrelacs.

La croisette d'acier ciselé très finement est dorée *d'or de feuille*.

Sur la lame façonnée dans toute sa longueur à deux cannelures ornées de festons gravés et dorés, sont disposés, décorant le talon, une image de Judith et l'écusson des armes de Kressenstein soutenu par deux enfants et surmonté d'un casque *cresté* d'une étoile à sept pointes.

De l'autre côté de la lame, au talon, au-dessus de rinceaux d'un beau dessin, sont représentés en quadrille, encadrés d'ornements, quatre étoiles et quatre K, lettre prise comme initiale du nom de Kress de Kressenstein qui est celui d'une très ancienne famille patricienne de Nuremberg.

Cette jolie épée a été rapportée d'Allemagne en 1861 par un libraire alors fort en vogue à Paris : M. Tross aîné. Il l'avait achetée avec quelques autres armes et pièces d'anciens harnais militaires, conservées au château de Kressenstein. Elle passait, dans la famille des barons de ce nom pour avoir appartenu à un d'eux qui fut gouverneur de Nuremberg au commencement du XVI[e] siècle.

Deux épées de même genre ayant comme celle-ci leur pommeau en bronze doré et leur croisette en acier ciselé figurent : l'une à Vienne dans la collection d'Ambras où elle est placée entre les mains de l'armure dite de *Philipp I, König von Castilien (1506)*, l'autre se trouve parmi les objets précieux que possédait M. Basilewski.

Cette dernière, maintenant au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, provient de l'ancien cabinet d'armes de sir Samuel Meyrick. Elle est gravée dans le catalogue de la fameuse collection qu'il avait formée à Goodrick-Court.

PL. 9



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555

ÉPÉE DE PAREMENT

OUVRAGE D'ALLEMAGNE DU XVIe SIÈCLE

Collection de M. F. Spitzer.

Elégante et somptueuse épée de ceinture.

Ses gardes d'acier en partie ciselées et colorées noir sont, sur la poignée en forme de balustres à doubles poires et sur les replis de ses branches de monture, décorées d'arabesques d'or damasquinées dans le style adopté vers 1535 par Damianus de Nerve, renommé monteur de rapières.

Le talon de la lame qui complète cette belle arme — une des plus remarquables que possède M. Spitzer — est orné de très délicates gravures et doré en plein.

Cette épée a été rapporté d'Espagne il y a quelques années. Elle provenait, disait-on, de l'*Armeria* d'un des plus grands seigneurs de Castille. Là, depuis trois siècles, elle passait pour avoir appartenu à Don Philippe d'Autriche, prince d'Espagne, lequel, ainsi que nous l'apprend certain état original des dépenses de sa maison, semble avoir traité sur le même pied comme estime, le fameux armurier allemand Desiderius Colman et l'illustre peintre Titien.

Dans le cours de ce document des archives de Simancas, document inédit quand je l'ai traduit et publié en 1867, on lit : « A Colman, armurier d'Augsbourg, 2,000 écus d'or à compte sur 3,000 qu'il doit recevoir pour une armure qu'il a faite pour mon service. » — Augsbourg, 22 octobre 1550.

« A Titien Vecelli, peintre, 60 écus d'or. » — 19 décembre 1550.

Et plus bas — au même : « Pour un char *(carro)* qui se fit à Milan, 309 écus. » — 24 décembre 1550.

D'après le prix d'une armure de luxe au XVIe siècle, on peut se faire une idée de la valeur que devait avoir, en 1560, une épée de parade toute ciselée et damasquinée d'or.

PL. 10



Photogravure & Imp. Goupil & Cie

555